

## Derrière chaque porte

### Chambre 106 : Mme B

– Bonjour !

Je toque et j'ouvre la porte en même temps. Encore cette fois-ci je n'ai pas attendu qu'on m'invite à entrer. C'est dingue ça, j'ai comme réflexe de ne pas attendre l'autorisation de m'immiscer dans l'intimité des gens. Comme si de droit, je pouvais entrer, sortir sans permission.

C'est décidé j'arrête de faire ça, je me prends pour qui...

– Bonjour, comment allez-vous ? Je viens refaire le pansement.

Elle ne me répond pas, elle a le regard vide, abasourdi de douleur.

Non ça ne va pas, elle n'a pas besoin de répondre à ma question idiote.

Encore une fois, qu'est-ce qu'il me prend de lui demander comment elle va. Evidemment, elle ne va pas bien. Hier elle a eu un énième scanner, le résultat est catastrophique, des métastases partout, osseuses, hépatiques. La chimiothérapie ne fonctionne pas, le cancer progresse.

Bref c'est la merde, elle le sait.

Elle, c'est Mme B, 67 ans, cancer du sein, elle vient d'être opérée d'une mastectomie.

Et moi Jeanne, jeune et jolie, c'est ce qu'on dit de moi et que j'aime à croire. Infirmière, 23 ans, bien maquillée, apprêtée, souriante, je suis là face à Mme B recroquevillée dans son lit, avec un sein en moins et je lui demande comment elle va.

Un sentiment de honte m'envahit, comme si ma jeunesse, ma bonne santé étaient d'une arrogance folle face à sa maladie. J'ai l'impression de ne pas être légitime, je ne peux pas comprendre sa peine, elle est face à la mort, je suis face à la vie. J'aimerais trouver les mots, lui apporter un peu de réconfort, mais j'en suis incapable.

Comment me comporter ? Que dire ?

Je prends mon air compatissant, je m'en veux immédiatement d'avoir cette attitude mièvre, la tête penchée, ce regard de pitié... parfois je me déteste !

Je fais son pansement en silence. Mme B détourne le regard de sa cicatrice, de son torse avec cette balafre suintante et son unique sein.

Je pense aux amazones, ces guerrières de l'antiquité qui se coupaient un sein pour mieux viser à l'arc. Elles se mutilaient le sein droit, pour Mme B aussi c'est le droit qui a été opéré.

J'ai envie de lui dire : « Courage, vous êtes une vraie guerrière, une belle amazone ! »

Mais je me tais... Pas très adaptée comme réflexion ! Pas certaine que cela lui redonne le sourire.

### Chambre 107 : M. P

– C'est l'infirmière !

Pas de réponse, mais M. P est sourd... c'est ce que Mathilde ma collègue de nuit m'a transmis à la relève ce matin. Donc bon, cette fois-ci j'ai le droit d'entrer sans attendre de réponse !

J'entrouvre la porte, je répète « C'est l'infirmière ! »

Une voix de femme fluette un peu éraillée me répond.

M. P, 84 ans, entré hier dans le service. Il est tombé chez lui, fracture du fémur, on vient de l'opérer. Il est allongé sur le lit, une femme âgée, son épouse j'imagine, est là, assise à ses côtés.

Elle lui tient la main et me regarde les yeux pleins de larmes.

– Comment allez-vous M. P ? Avez-vous mal ?

Je viens vous donner vos traitements et regarder le pansement.

Il me regarde en souriant, il n'a rien entendu et son épouse non plus.

Tous les deux sont sourds comme des pots !

Je répète plus fort, mais ils ne semblent pas avoir mieux compris ! Puis elle sort de son sac à main les appareils auditifs de son époux.

– Oui ça sera plus pratique comme ça ! dis-je.

Ils rient.

Le pansement est taché, je le refait tout en discutant avec eux.

Ils sont mariés depuis 61 ans...l'an dernier ils ont fêté leurs noces de diamant, et cette année ce sont les noces de platane.

Ils ont trois enfants, tous habitent loin. Tandis qu'ils me parlent, elle ne lui lâche pas la main, elle s'y accroche fermement.

Ils se regardent avec une telle tendresse, je perçois l'amour dans leurs yeux.

Je n'y connais pas grand-chose à l'amour, j'ai été amoureuse bien sûr mais je n'ai pas vécu de longues histoires, un an et demi est mon maximum.

Je me demande si je connaîtrais un jour, un tel amour.

Est-ce l'amour véritable ? Ou plutôt l'habitude de l'autre ? A tel point que cet autre devient une part de soi. Comment peut-on vivre plus de 60 ans avec une personne et avoir l'air de s'aimer encore ?

Il ne faut pas être dupe. Ils semblent peut-être juste s'aimer, et dès que je quitterai la pièce, ils s'insulteront ! Je souris à cette idée, je suis folle. Il faut que j'arrête de toujours m'inventer mille vies sur mes patients, c'est mon problème, enfin un de mes problèmes parce que j'en ai plusieurs, je me perds souvent dans mes rêveries...

Je ne sais pas si j'envie un tel mariage, ou si cela me terrifie.

Après toutes ces années, quand l'un d'eux va mourir, que va devenir l'autre ? Il va devoir, comme un jeune adulte, réapprendre à vivre seul. Ou bien se laissera-t-il mourir comme certains animaux ? Les manchots, les cygnes et même les éléphants peuvent apparemment dépérir de chagrin après la mort de leur partenaire. Si la nature est ainsi faite, alors le vrai, le seul, le grand amour existe peut-être..

– Et vous, êtes-vous mariée ? me demande M. P.

– Oh non, pas du tout ! dis-je en souriant.

– Jolie comme vous êtes, vous trouverez un beau jeune homme, j'en suis certaine, dit son épouse.

Je souris. Je ne suis pas de ces jeunes filles qui rêvent d'un beau mariage, avec un beau prince charmant.

Très vite enfant, j'ai compris une chose, la vie est imprévisible. Rien ne sert de s'imaginer des belles histoires, cela n'arrivera pas ! À mes 7 ans je suis devenue fataliste.

Une après-midi, je suis rentrée de l'école, ma mère était en larmes sur le fauteuil du salon.

Elle pleurait tellement que ses sanglots étouffaient ses paroles, je ne comprenais pas ce qu'elle essayait de me dire. Puis, elle a enfin réussi à murmurer :

– Quelque chose de très grave est arrivé.

Moi, du haut de mes 7 ans, j'ai tout de suite imaginé qu'on allait être à la rue.

Je vivais seule avec ma mère. Elle me répétait sans cesse qu'elle n'avait pas beaucoup d'argent.

Donc la première chose à laquelle j'ai pensé c'était ça, c'était le plus grave qui puisse survenir dans mon monde d'enfant.

– On va devoir vivre dans la rue, on n'a plus d'argent ?

– Non, ce n'est pas ça... ton père est mort.

Ces mots ont résonné en moi et je suis restée sidérée.

Mes parents étaient divorcés depuis mes 3 ans, et je voyais mon père seulement un week-end sur deux. J'étais assez grande pour comprendre que je ne le verrai plus, mais après ce que je venais de m'imaginer, vivre dans la rue, je me suis dit, très pragmatique, que juste je n'irai plus un week-end

sur deux. Je n'ai pas pleuré, j'avais honte de ne pas éprouver une peine immense. Je ne ressentais rien, j'étais comme anesthésiée par la douleur, je venais de fermer la porte à mes émotions. J'étais abasourdie et j'ai pensé que tout ce qui venait d'arriver, je ne l'avais absolument jamais envisagé.

Dans ma petite tête, j'ai alors tiré cette conclusion : « Tout ce qu'on imagine, n'arrive jamais, la vie est toujours imprévisible. »

Cette pensée magique m'a accompagnée toute ma vie. Quand j'avais très peur de quelque chose, je le visualisais dans les moindres détails, puis je pensais « Ouf, c'est réglé ! Je l'ai imaginé, cela n'arrivera pas, je suis sauvée.. »

Ces rêves de petite fille, de prince charmant et de mariage en blanc, ce n'est pas pour moi, trop prévisibles.

Je finis le pansement, je réinstalle confortablement M. P dans son lit, et repars vite faire mon tour. L'heure avance, j'ai passé un petit moment à discuter avec eux. Faut pas traîner !

### **Chambre 108 : Mme H**

Je souffle un bon coup avant de frapper, Mme H m'agace.

C'est une vieille dame de 75 ans qui a été opérée d'une prothèse de genou.

Mme H me donne l'impression d'une de ces vieilles bourgeoises qui a l'habitude d'avoir des personnes sous ses ordres. Je ne connais pas sa vie, nous avons à peine parlé. C'est ma patiente depuis seulement deux jours, mais je n'ai pas envie de faire l'effort de bavarder avec elle. J'ai du mal à supporter la façon qu'elle a de s'adresser à moi. Je fais donc le minimum.

Je vais rattraper mon retard, je ne vais pas perdre de temps.

– Bonjour, c'est Jeanne, je viens vous refaire le pansement et l'injection d'anticoagulant.

– Ah très bien ! Regardez ! me dit-elle en exhibant son gros ventre. Vous voyez ce bel hématome que vous m'avez fait hier ?

En effet elle a un beau bleu sur le ventre.

– Désolée, je vais faire de mon mieux, malheureusement ça arrive parfois, c'est le produit.

– Oui s'il vous plaît, faites attention ! c'est affreusement sensible, me dit-elle.

Elle m'agace... elle m'emmerde carrément, mais je suis infirmière et dois mettre mes ressentiments de côté. Je reste polie, aimable mais je n'en pense pas moins.

Je culpabilise un peu d'avoir de telles pensées, mais bon c'est la vie, on ne peut pas aimer tout le monde et on ne peut pas plaire à tout le monde. Elle ne m'aime pas beaucoup ça se voit.

Je fais son pansement et son injection du mieux possible bien sûr, et au moment où je m'apprête à sortir de sa chambre, j'entends :

– Mademoiselle, s'il vous plaît ! Pouvez vous me passer ma trousse de toilette qui est dans l'armoire, je vous prie.

Je bouillonne, elle le fait exprès, juste au moment où je partais..

Je m'exécute et lui explique que ma collègue Sylvie l'aide soignante, passera l'aider pour sa toilette dans quelques minutes. Je m'apprête à quitter la pièce, quand elle me rappelle à nouveau.

– Excusez-moi encore, mademoiselle... Auriez vous l'amabilité de me donner mon sac à main qui est sur la chaise, il y a mes mots fléchés. Tant que vous y êtes mon verre est vide, j'ai un peu soif. Et une dernière chose, pourriez vous fermer un peu les volets s'il vous plaît ? Je suis éblouie par le soleil.

Elle ne va jamais s'arrêter, ce n'est pas possible... Je la regarde, plus que de la colère, à ce moment précis, je ressens de la tristesse.

Cette pauvre femme, fait tout ce qu'elle peut pour me retenir un peu plus longtemps. Elle doit se sentir bien seule, pour vouloir que je reste alors qu'elle ne semble pas m'apprécier.

D'ailleurs cela fait deux jours qu'elle est ici et n'a reçu aucune visite, elle est sûrement très isolée. Je m'en veux tout à coup d'avoir eu ces pensées la concernant. Elle souffre de solitude, et moi j'essaye de faire au plus vite, parlant le moins possible, tandis que j'ai passé plusieurs minutes à discuter avec d'autres patients qui m'étaient plus sympathiques. C'est pourtant cette patiente, un brin désagréable sous sa fausse politesse, qui aurait besoin de mon attention.

Elle sort de son sac à main ses mots fléchés et un livre de poche de Fred Vargas « Dans les bois éternels »

J'adore Fred Vargas, j'ai lu tous ses livres. Je lui dit que j'affectionne particulièrement le commissaire Adamsberg.

La conversation s'entame autour de ce personnage principal, présent dans la plupart des romans de cette auteure. Nous sommes d'accord toutes les deux, on apprécie son côté mystérieux et poétique. Il résout les énigmes grâce à sa sensibilité et son intuition. Il nous transporte dans les méandres embués de son esprit. Je me reconnais un peu en lui, je me perds facilement, tout comme lui, dans mon esprit brumeux.

C'est un vrai plaisir d'échanger avec Mme H sur ce sujet.

– Je continue mon tour, je vous laisse en bonne compagnie ! J'aimerais être à votre place, savourer chacune des pages de ce roman mais malheureusement je l'ai déjà lu !

– Vous avez raison, je vais m'en délecter ! me dit-elle en souriant.

Je la quitte, ravie de ce moment de complicité inattendu.

### **Chambre 109 : Mr J**

Je toque doucement, j'entre dans la chambre. Les volets sont restés baissés, dans la pénombre je distingue la femme et la fille de M. J.

M. J, 67 ans, est en soins palliatifs. Il est en train de mourir d'un cancer du pancréas.

Depuis hier, son état s'est sérieusement dégradé, il est dans le coma et ne réagit plus. Il ne semble pas souffrir. Je connais bien M. J et sa famille, il est hospitalisé depuis plus d'une semaine, la douleur était difficile à gérer en hospitalisation à domicile, son épouse a préféré qu'il reste dans le service.

Elle m'impressionne, elle tient le coup, elle souffre, ça se voit, elle ne le cache pas, et reste digne face à sa peine.

Sa fille a 37 ans, elle est jeune maman d'une petite fille d'à peine un an. Elle paraît dévastée.

Toutes deux ont les traits tirés, des cernes marqués, les yeux rouges. Elles sont restées là toute la nuit. Il va probablement mourir aujourd'hui ou demain, elles souhaitent être là pour lui, l'accompagner jusqu'au bout.

Elles attendent la mort, assises là dans cette chambre, c'est terrible, et à la fois je trouve ça beau, elles sont présentes pour lui, le veillent jour et nuit.

La mort fait partie de notre travail, j'y ai été confrontée dès mon premier stage d'étudiante infirmière.

Un monsieur âgé avait chuté à son domicile, causant un hématome cérébral.

Il avait subi une chirurgie mais malgré l'opération, était décédé le lendemain. Je m'étais occupée de lui la veille, à son retour du bloc, j'avais discuté avec sa femme.

C'était la fin de journée, je m'apprêtais à quitter le service lorsqu'il est décédé. Martine, l'infirmière qui m'encadrait, m'a proposé de rentrer chez moi. Elle allait faire sa toilette mortuaire avec l'aide soignante. J'ai voulu rester, j'étais tellement touchée, c'était mon premier mort.

Elle a compris que c'était important pour moi, et nous l'avons faite ensemble.

Cela consiste à laver le corps, retirer les perfusions et tout matériel médical, fermer la bouche, la tenir close grâce à une sorte de minerve et fermer les yeux. Nous étions, dans un silence

respectueux, en train de nous occuper de ce monsieur lorsqu'une boîte de gants, posée sur la table de chevet, est tombée. Je me souviens avoir sursauté. Martine m'a dit « il nous fait signe » elle a ouvert la fenêtre pour que son âme puisse s'envoler. Je n'ai jamais oublié ce patient. Dès ce premier stage j'ai réalisé à quel point ce métier était particulier et que je ne pourrais pas faire autre chose.

Être infirmière, c'est être au coeur de la vie; donc bien sûr la mort en fait partie.

Je propose à Mme J et sa fille une boisson chaude et leur rappelle qu'elles n'hésitent surtout pas à m'appeler en cas de besoin.

### **Fin de journée**

Le reste de la journée a défilé, les heures se sont enchaînées, les soins se sont succédés ponctués de rires avec mes collègues. Je m'entends très bien avec l'ensemble de l'équipe.

La semaine c'est la course, on se croise à peine. La plupart du temps on est occupé à faire des soins, répondre au téléphone, rassurer les familles. Le week-end, c'est plus calme, j'ai plus de temps pour bavarder avec les patients.

Nous avons un rituel de service le dimanche : chacun son tour, on amène des croissants et des chocolatinas. Après nos soins du matin, autour d'un bon café filtre, on refait le monde, on se raconte les potins de l'hôpital.

Notre pause ne dure pas plus d'un quart d'heure mais c'est essentiel pour moi. Je profite de ces précieux moments de répit, je recharge mes batteries pour redémarrer la semaine suivante.

Après la relève avec l'équipe de nuit, je rentre enfin chez moi.

J'apprécie ce trajet de retour, seule dans ma voiture. Il est 21h, c'est l'été. Le soleil se couche, le ciel est d'un beau rose orangé.

J'ai toujours aimé ce moment, entre chien et loup, où le jour s'en va doucement et croise la nuit qui arrive avec ses promesses de jours meilleurs. C'est un sentiment mêlé de nostalgie et d'excitation. Face à tous ces possibles, je me dis que j'aime la vie.

Je repense à ces nombreuses rencontres faites grâce à mon travail, à toutes ces portes de chambre que j'ai ouvertes. Chaque porte est différente et ouvre sur un monde unique ; derrière chacune d'elles se cache une histoire de vie.

Le métier de soignant est parfois perçu comme un sacerdoce, un don de soi.

Bien sûr, j'aime les gens, je fais ce métier par empathie, mais je le fais surtout car j'ai besoin de me confronter à la brutalité de la vie pour me sentir exister, vivante. Pas de faux-semblants, la maladie, la mort, la douleur mais aussi la joie s'imposent à moi. Je ne veux plus fermer la porte, comme je l'ai fait enfant. Je répare mes blessures passées, j'affronte le monde en m'efforçant de garder la porte de mon cœur grande ouverte.